

VOLTAIRE ET LE "VOUS" DE L'ESSAI SUR LES MŒURS:
NOTE INSTRUCTIVE.

Il est évident qu'une pratique ininterrompue de l'Abrégé de l'histoire universelle, devenu en 1754 l'Essai sur l'histoire universelle, devenu enfin en 1756 l'Essai sur les mœurs, sert à sensibiliser progressivement (comme c'est notre cas) aux différentes stratégies de tout ordre qu'y emploie Voltaire vis-à-vis de son public. L'édition qui vit le jour en W56 (surtout celle-là, comme nous le verrons), à laquelle vinrent s'ajouter des éditions progressivement plus étoffées (W64G, W68),¹ trahit la volonté de l'auteur, désormais très accentuée, de s'adresser à un public de lecteurs intelligents à l'esprit ouvert, de les subjuguier, et d'en faire des complices dans la mission qu'il s'était assignée, à savoir: fragiliser les approches traditionnelles et conformistes de l'histoire universelle afin de baliser en parallèle la route vers une nouvelle historiographie plus fiable, plus attrayante qui est à tout prendre - surtout considérée à la lumière de ce qui avait précédé - révolutionnaire car celle d'une humanité en voie de redéfinir sa façon de comprendre non seulement ses antécédents, mais aussi sa place dans l'univers.

Si notre historien s'ingénie constamment dès 1756 à conditionner ses lecteurs, quelles sont les perspectives qu'il tient à leur faire partager? On ne peut manquer d'être frappé par la présence des constantes bien connues des Lumières, d'où toute une série de dénonciations. Il suffit de caractériser celles-ci (dans un ordre qui n'est que purement indicatif):

dénonciation de l'exercice égoïste d'un pouvoir politique chez bon nombre de rois qui s'ingénient par ailleurs à favoriser l'existence de deux poids et de deux mesures appliqués aux différentes couches de la société;

dénonciation de l'influence débridée de l'Eglise catholique et surtout de la papauté, de la superstition et de l'obscurantisme;

dénonciation de tout système de lois qui n'était qu'un salmigondis de conventions, de pratiques et d'interdictions glanées un peu partout à travers l'histoire;

dénonciation donc très évidente des "vérités" historiographiques qu'il rejette avec un goût prononcé pour la provocation ou l'originalité tapageuse;

dénonciation en somme d'un monde aux valeurs caduques et, a contrario, par voie de conséquence, la volonté de moderniser le monde en balayant ou, pour le

¹ W56 = Collection complète des œuvres de M. de Voltaire, [Genève, Cramer] 1756, tomes 11-14; W64G = Collection complète des œuvres de Mr. de Voltaire, [Genève, Cramer] 1764, tomes 11-18; W68 = Collection complète des œuvres de M. de Voltaire, [Genève, Cramer; Paris, Panckoucke] 1768-1777, tomes 8-10.

moins, en réformant tous ces systèmes archaïques qui ne servaient qu'à perpétuer des pratiques venues très souvent s'agglutiner pêle-mêle dans des "codes" désormais passablement insensés qui favorisaient des pratiques que le simple bon sens dénonçait comme indéfendables. Voilà, à titre d'exemple, six prises de position qui servent à camper ce personnage combatif.

Parmi les nombreux outils rhétoriques dont use cet historien pugnace de 1753-1756, qui était au jugement de bon nombre de ses contemporains peu orthodoxe et même peu sérieux, nous relevons l'usage constant des pronoms personnels je, nous et vous. Des trois, c'est (voir notre titre) évidemment le dernier qui mérite de faire réfléchir le plus. Au risque de paraître inconséquent nous nous trouvons contraint toutefois de traiter ces occurrences dans l'ordre que nous venons d'indiquer, non pas parce que le tableau habituel de ces pronoms le veut, mais - ce qui deviendra évident au fil des pages - parce que la chronologie des différentes éditions de l'ouvrage l'exige.

Comme il faut commencer par le commencement, revenons donc à notre déclaration liminaire qui fait de Voltaire un historien combatif. Une des conséquences immédiates des différentes prises de position que nous avons énumérées, c'est la présence volue d'un auteur qui (dès 1753) non seulement persiste, mais qui - visiblement - tient à signer: dans les six volumes de texte disponibles jusqu'à présent (Œuvres complètes, Oxford, Voltaire Foundation, t.22-26B), on remarque - une quarantaine de fois dans chaque volume - la récurrence du pronom personnel je. A l'évidence, Voltaire n'est pas le premier historien à se mettre en scène. Par exemple, chez Gabriel Daniel, un de ses prédécesseurs comme historiographe de France, on note la même tendance. La différence toutefois, c'est que l'usage qu'en fait Daniel est beaucoup plus sobre car (si moins fréquent de peu)² il est infiniment moins personnalisé. Le je de Daniel n'a d'autre but, semble-t-il, que d'avertir le lecteur, de loin en loin, qu'une intelligence en éveil lui sert discrètement de guide.³ Bref si le je de Daniel est unidimensionnel et dénué de véritable individualité, chez Voltaire ces interventions personnelles où il fait état de son propre jugement et de son expérience (procédés qui sont rares chez ses devanciers) deviennent de ce fait saisissantes. C'est que Voltaire, à l'avant-scène, plus grand que nature, se fait plus agressif, tranchant, dédaigneux, engagé. Très vite le lecteur se sait encadré par une forte personnalité douée d'une intelligence lumineuse, qui est attentive à faire régner le bon sens et les jugements équitables, à dénoncer urbi et orbi, non seulement les turpitudes des dirigeants et des décideurs à travers l'histoire, mais aussi la stupidité ou la supercherie de ses propres prédécesseurs.

² Ce qui, dans les six premiers volumes de l'Histoire de Daniel, se produit comme occurrence toutes les 18 pages, se retrouve toutes les 14 pages chez Voltaire.

³ Quelques exemples de cet usage chez Daniel suffiront pour caractériser la teneur de cette présence: 'dans le temps dont je parle'; 'La Frise, selon un auteur contemporain dont je suis l'histoire'; '[...] représenter les suites et les rapports qu'ils ont eus avec les intérêts de nos rois et de notre nation. C'est à quoi je me borne. Je commence par ce qui donna lieu de former un projet si noble et si difficile à exécuter'; 'Etienne comte de Chartres [...] aussi bien que ceux que je viens de nommer fut aussi de la partie'; 'Mais quand il eut su la prise de la petite ville, dont je viens de parler [...]'.
[...].

La dynamique des rapports ne s'arrête pas là. Tout comme chez Daniel, ses commentaires visant le lecteur sont souvent perceptibles. Mais les siens sont vraiment remarquables. Car si le pronom personnel nous chez Daniel est sans relief réel,⁴ le rôle qu'il joue chez Voltaire, en tant que vecteur d'un aparté authentique, est bien plus complexe. Peu importe son usage fluctuant, ce nous-là est souvent un marqueur soit de connivence, soit surtout de valeurs que l'auteur s'ingénie à présenter comme partagées.⁵ Usage pour le moins astucieux dans un texte qui conteste si souvent la sagesse acquise (et prétendument incontestable).

Mais que dire - nous voilà au seuil de notre problème - de la fréquence tout aussi remarquable de ce troisième pronom personnel: vous (douze occurrences telles quelles dans le seul 'Avant-propos' de 1756, auxquelles viennent s'ajouter, dans le même développement, cinq exemples de votre ou vos)?⁶ S'agissant de cet 'Avant-propos', la raison d'être de cette présence n'a, à première vue, rien de mystérieux. Tout un chacun doit savoir (car Voltaire a répété la confidence à plusieurs reprises entre 1754 et 1775) que la genèse de l'Essai se situe dans la volonté de prouver à Mme Du Châtelet que s'adonner à Clio (pour laquelle Emilie n'avait que du mépris) n'avait rien de ridicule. Que, bien au contraire, elle pouvait apporter aux esprits sérieux les mêmes satisfactions intellectuelles que l'étude des sciences les plus exactes. Mais la présence d'Emilie dans cet Avant-propos de 1756, sept ans après sa disparition (1749), semble trahir d'autres motivations chez l'auteur, tant humaines que rhétoriques.

⁴ Trois exemples typiques suffiront: 'Nous avons encore parmi les preuves de l'Histoire de l'illustre maison du Vergi, les Actes de ces confédérations'; 'mais l'Histoire ne nous instruit point des suites de ce traité'; 'Ce que je vais dire de ce fait sera principalement tiré de l'Histoire que nous en a donné M. Du Pui, garde de la Bibliothèque Royale.'

⁵ La même remarque s'applique tout aussi constamment à l'usage du pronom indéfini *on*, dont il existe de nombreux exemples tout aussi probants dans *OCV*, t.22-26B. Si le pronom nous figure des centaines de fois dans les 197 chapitres, il est parfois ambigu en ce sens précis que le je du texte se mue tout aussi souvent, soit en un nous collectif qui désigne auteur et lecteurs, soit en un nous qui signifie Voltaire et Madame Du Châtelet. Les exemples de ces deux catégories, et auxquels nous pensons, sont fréquents et frappants. Quelques échantillons suffiront: 'Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de notre Occident, à contester les archives d'une nation qui était toute policée quand nous n'étions que des sauvages' (ch.1, lignes 80-82, *OCV*, t.22, p.26); 'Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les superstitions des païens, et les mœurs des chrétiens' (ch.2, lignes 75-78, *OCV*, t.22, p.59); 'Ce peuple [les Juifs] doit nous intéresser puisque nous tenons d'eux notre religion, [...] et que nous ne sommes au fond que des Juifs avec un prépuce' (ch.103, lignes 2-5, *OCV*, t.25, p.3-4); 'quand des maîtres d'erreur ont plié notre âme dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser, nous en faisons au contraire pour la courber encore' (ch.109, lignes 54-56, *OCV*, t.25, p.80); 'Toutes les faussetés qu'on nous a débitées sur le gouvernement des Turcs dont nous sommes si voisins, doivent bien redoubler notre défiance sur l'histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scythes, les Gomérites, et les Celtes, quand on nous instruit si mal de ce qui se passe autour de nous? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événements publics dans l'histoire des nations, et qu'on perd son temps à vouloir approfondir les détails secrets, quand ils ne nous ont pas été transmis par des témoins oculaires et accrédités' (ch.191, lignes 137-46).

⁶ *OCV*, t.22, 'Avant-propos', voir les lignes 1, 4, 5, 14, 22, 23, 27, 48, 49, 174, 191, 209, 247.

C'est ici qu'il nous incombe de revenir en arrière, jusqu'au point de départ, car ce vous n'existe pas dans le texte avant W56G. Il s'agit là d'un phénomène qui n'a jamais, nous semble-t-il, été relevé par les lecteurs de l'Essai sur les mœurs. L'Introduction que l'on trouve dans l'édition Néaulme de 1753 (non paginée, t.1, [p.i-viii]), reproduite par Nourse (t.1, p.ix-xvi) nous frappe par la présence d'un auteur autour duquel tout gravite⁷: 'j'ai regretté qu'ils [les auteurs ayant composé des histoires universelles] n'aient pas fourni une carrière plus longue'; 'j'ai voulu pour m'instruire de ce qu'ils ne disent pas, mettre sous mes yeux un précis de l'Histoire'; 'ma principale idée est de connaître autant que je pourrai, les mœurs des peuples, et d'étudier l'esprit humain'; 'je regarderai l'ordre des successions des rois et la chronologie comme mes guides, mais non comme le but de mon travail'; 'ce travail serait bien ingrat, si je me bornais à vouloir apprendre seulement en quelle année un prince indigne d'être connu, succéda à un prince barbare'; 'je me propose de diviser mon étude par siècles'; 'je remonterai donc quelquefois à la source éloigné d'un art, d'une coutume importante, d'une loi, d'une révolution'; 'j'anticiperai quelquefois, mais le moins que je pourrai, et en évitant, autant que ma faiblesse me le permettra, la confusion et la dispersion des idées'; 'je tâcherai de présenter à mon esprit une peinture fidèle de ce qui mérite d'être connu dans l'univers'; 'avant de considérer l'état où était l'Europe vers le temps de Charlemagne, et les débris de l'empire romain, j'examine d'abord s'il n'y a rien qui soit digne de mon attention dans le reste de notre hémisphère'. Bref, ce je (qui sait où il va...et surtout pourquoi...par des voies jusqu'alors inexploitées) est présent, sous diverses formes, 29 fois dans un texte passablement court. En 1754, légère inflexion: la même Introduction de 1753 figure, en tête du premier volume, chez Philibert (et dans la réimpression de Bâle), Walther et Nourse...mais la Préface du nouveau volume 3, nouveauté qui vient s'ajouter aux deux volumes de 1753, est assez frappante.⁸

Le je de la Préface de 1754 n'est plus le je calme et pondéré de l'année précédente. Divers événements étant venus l'accabler, le nouveau je - en y faisant face - s'est senti obligé de présenter à son public un personnage plus complexe qui a été mis en demeure entre-temps de lui proposer un plaidoyer pro domo à multiples facettes. Le grief essentiel, qui émaille bon nombre des pages de cette Préface, se formule contre les éditions non autorisées et cruellement infidèles de l'Histoire universelle (voir surtout les p.13-14, 15-18, 30). Toute médaille a cependant son revers: cet érudit, qui travaillait pour lui-même dans le silence de son cabinet, et dont la bonne foi a été mise à rude épreuve par des

⁷ Etant donné le caractère infidèle de l'édition Néaulme de 1753, que Voltaire dénonce on ne peut plus véhémentement, cette introduction est-elle fiable ou serait-elle à son tour un document frelaté? Le fait que Voltaire ait repris ce texte tel quel dans l'édition Walther de 1754 plaide en faveur de son authenticité.

⁸ Cette nouvelle édition, agrémentée d'une Préface (voir D5760, du 7 avril 1754, et D5830 du 29 mai 1754, toutes deux adressées à Walter), qui est l'édition pleinement avouée par l'auteur, est à l'impression chez Walther au mois de mai 1754 (D5802). Si nos références renvoient donc à cette édition, nous serons obligé d'évoquer un peu plus loin les éditions de Genève (Claude Philibert) et de Bâle, parues peu auparavant. Malgré ses dénégations habituelles, Voltaire n'est pas totalement étranger à l'édition parue chez Philibert (D5647, 5733, 5738, 5744, 5792).

malotrus mercenaires, peut toutefois faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si une édition plus fidèle de ces deux volumes ô combien perfides doit donc voir le jour dans un avenir non encore déterminé,⁹ il importe de rassurer un public induit en erreur: l'éditeur indélicat ayant imprimé un 'recueil tronqué et imparfait, sous le titre trompeur d'Abrégé de l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint' (p.14), d'autres éditeurs potentiels tout aussi indélicats ayant l'intention de publier la suite de ces deux volumes sur des manuscrits fautifs, le malheureux auteur n'a d'autre ressource, bien à contre-cœur (p.17) que 'de donner la suite jusqu'au commencement du règne de Charles-Quint, après quoi viendra le reste qui se rejoindra au Siècle de Louis XIV' (p.18).¹⁰

Mais les pages les plus intéressantes de cette Préface sont celles qui traitent de l'historien lui-même. Celui-ci, feignant la modestie, ne nous étonne nullement en se présentant comme un érudit qui, parfaitement conscient des limites de son propre savoir et surtout de ses dons d'interprète (p.18-19, 20), n'a d'autre but que de faire penser. Il est évident toutefois que cet érudit effacé a de sérieux titres pour être entendu: refusant l'Européocentrisme de l'historiographie traditionnelle, il épingle les faiblesses méthodologiques de ses prédécesseurs; il dévoile, dans des exemples ponctuels du plus haut intérêt, sa propre maîtrise de la discipline qui veut qu'on soit conscient des paralogismes et des fausses inductions. Reprenant le pyrrhonisme aux accents si négatifs des Remarques sur l'histoire de 1742 (OCV, t.28B, p.155-64) et son image inversée des Nouvelles considérations sur l'histoire de 1744 (p.177-85), il propose un nouvel outil permettant aux esprits sérieux de faillir moins souvent (p.9 et passim). Mais surtout il revient, dans des développements autrement plus étoffés, à l'idée maîtresse bien que fugitive de son Introduction de 1753: 'Ma principale idée est de connaître autant que je pourrai, les mœurs des peuples, et d'étudier l'esprit humain' (Nourse, p.x).

C'est dans ce domaine que Voltaire est désormais très disposé aussi à évoquer tout l'arrière-plan de son Abrégé et, par la même occasion, à reconnaître le rôle joué par Madame Du Châtelet dans l'élaboration de sa méthode. Voici l'entrée en matière: 'La manière dont j'ai étudié l'histoire était pour moi et non pour le public; mes études n'étaient point faites pour être imprimées.' Or cela dit, il est obligé d'admettre séance tenante qu'il ne travaillait pas seulement pour sa propre édification: 'Une personne très rare dans son siècle et dans tous les siècles, dont l'esprit s'étendait à tout, voulut enfin apprendre avec moi l'histoire pour laquelle elle avait eu d'abord autant de dégoût que le Père Mallebranche,

⁹ 'Tant d'efforts réitérés pour tromper le public, tant d'empressement à acheter un livre tout défiguré, sont des avertissements que le fonds de l'ouvrage n'est pas sans utilité, et m'imposent le devoir de le publier un jour moi-même' (p.17).

¹⁰ Cette Préface - faisant état des vilenies infligées à l'auteur - consacre ses dernières pages au Siècle de Louis XIV (p.21-31) où l'on trouve (p.28-30) une dénonciation de l'édition annotée procurée par La Beaumelle. Le texte de la Préface, que l'on trouve dans les éditions parallèles de Genève et de Bâle, véhicule même une note infrapaginale (p.29-30), imputable à 'l'éditeur', note qui laisse mal à l'aise. Car le coupable y est présenté comme un personnage infréquentable, à qui, sciemment, on s'ingénie à créer de sérieux problèmes auprès d'une infinité d'autorités tant françaises qu'européennes. Nous soupçonnons Voltaire d'être cet 'éditeur'.

parce qu'elle avait comme lui de très grands talents pour la métaphysique et la géométrie. "Que m'importe, disait-elle, à moi Française vivant dans ma terre, de savoir qu'Egil succéda au roi Haquin en Suède? et qu'Otoman était fils d'Ortogrul? J'ai lu avec plaisir les histoires des Grecs et des Romains. Elles présentaient à mon esprit de grands tableaux qui m'attachaient. Mais je n'ai pu encore achever aucune grande histoire de nos nations modernes; je n'y vois guère que de la confusion, une foule de petits événements sans liaison et sans suite, mille batailles qui n'ont décidé de rien, et dans lesquelles je n'apprenais pas seulement de quelles armes on se servait pour se détruire. J'ai renoncé à une étude aussi sèche qu'immense, qui accable l'esprit sans l'éclairer" ' (p.7-8). Une Madame Du Châtelet plus que dubitative quant à la valeur de l'étude de l'histoire se laissa toutefois convaincre par un Voltaire qui promit de lui proposer un édifice qui 'peign[ait] les mœurs', et qui servirait à 'démêler dans les événements l'histoire de l'esprit humain' (p.8-9).

C'est donc sur ce plan que Voltaire travailla. Mais cette Préface, où Madame Du Châtelet a évidemment un rôle d'inspiratrice à jouer¹¹, sert surtout de vecteur à la déception de ce novateur 'étonné du peu de secours [qu'il avait trouvé] dans la multitude immense des livres' (p.9). C'est à n'en pas douter, après des années de labeur, le sentiment d'avoir prêché dans le désert, surtout d'être incompris et, pour comble de malheur, d'être soumis à des méthodes d'analyse inappropriées, qui inspira cette mise au point de 1754.

C'est ici qu'il faut insister sur le climat intellectuel auquel Voltaire se trouvait confronté. En règle générale, il n'avait pas à se louer de la critique consacrée dès 1752 au Siècle de Louis XIV, ou à l'Histoire des croisades, encore moins évidemment de celle, l'année d'après, qui avait pris l'Abrégé de l'histoire universelle pour cible. Loin de prendre en considération la nouvelle philosophie de l'histoire qui sous-tendait son travail,¹² ses adversaires idéologiques (une dizaine d'années avant la venue de Nonnotte) passaient le plus clair de leur temps à relever ses inexactitudes, ses bévues, ses inadvertances, ses flagrantes erreurs de documentation. C'est ainsi que le Journal de Trévoux,¹³ défenseur de

¹¹ Pour l'usage du pronom personnel nous, voir les p.10, 11, 12. Voir aussi les p.18-19: 'Ce n'est point ici un livre de chronologie et de généalogies. Il y en a assez. C'est le tableau des siècles; c'est la manière dont une dame d'un esprit supérieur étudiait l'histoire avec moi, et celle dont toutes les personnes de son rang veulent l'étudier.' A noter que les éditions de Genève et de Bâle renchérissement même sur la réalité de ce travail entrepris en commun: 'En effet quand nous lûmes qu'au huitième siècle un évêque de Judée alla à la Chine, que dès qu'il fut arrivé dans la capitale, l'empereur envoya un mandarin au devant de lui, et fit bâtir incontinent une église chrétienne, que pouvions-nous penser à cet étrange récit? n'en rien croire. Et quand on veut encore aujourd'hui soutenir cette fable absurde, que faut-il faire? se taire' (Genève, p.7-8; Bâle, [p.4-5]).

¹² Certains journalistes, tout en rendant compte de cette publication aux approches inédites, passent sous silence son côté méthodologiquement révolutionnaire. Ainsi, dans la Nouvelle Bibliothèque Germanique (avril, mai, juin 1754, p.319-36), on trouve, au seuil d'une longue recension: 'il est permis à chaque auteur de se faire un plan indépendant de celui des écrivains qui ont traité les mêmes sujets. Sans entrer dans aucune discussion ultérieure à son égard, bornons-nous à notre fonction de rapporteur'(p.321).

¹³ Février 1754, p.281-309; mars 1754, p.655-70. Ces deux comptes rendus furent republiés dans Le Journal des savants, combiné avec les Mémoires de Trévoux, février 1754, p.461-80, avril

la foi et traditionnaliste à souhait dans le domaine de l'histoire, se montre incapable de juger autrement que d'après de vieilles normes confortablement sclérosées.

Même Richard de Bury, jeune débutant de 24 ans, se montra, dans sa Lettre de M. De B... A Monsieur De Voltaire: Au sujet de son Abrégé de l'Histoire Universelle (Londres 1755), un partisan inconditionnel des mêmes valeurs surannées. Rien n'indique que Voltaire ait eu connaissance de cette brochure, mais son existence mérite d'être relevée car symptomatique d'un climat d'hostilité et d'incompréhension.¹⁴ A part l'entrée en matière qui adresse des compliments à Voltaire pour 'la beauté de [son] style' (p.4), son détracteur n'a aucun bien à dire de ce 'livre inutile' (p.84) car partisan de ce genre d'histoire que Voltaire se refuse résolument à nous donner. On s'y serait presque attendu: Bury veut une chronique des rois et de leurs hauts faits qui plaident en faveur de la grandeur immuable de la France, chronique qui par ailleurs aurait dû - à l'instar de Bossuet, auteur d'un bréviaire des souverains - contribuer à l'éducation de 'nos jeunes princes' (p.87, 96). Qu'y trouve-t-on par contre? Un esprit avide de nous transmettre des détails frivoles, ou inutiles,¹⁵ indignes (s'entend) de figurer dans une histoire sérieuse. Bury, qui n'a rien compris aux buts que Voltaire s'était proposés, caractérise dès le départ son approche myope. Écoutons donc le début de cette profession de foi qui n'aurait jamais pu donner lieu qu'à un dialogue de sourds: 'J'avais pensé jusqu'à présent que de tous les genres d'écrits auxquels peut s'appliquer un homme de mérite et de bon sens, il n'y en avait pas de plus noble, de plus grand, et de plus utile à la société que l'Histoire, mais en même temps de plus difficile à exécuter: en effet, quoi de plus beau qu'un ouvrage destiné à instruire les princes et les peuples, régler leur cœur et leur esprit par de solides instructions, et les exciter à la vertu par les beaux exemples qu'on leur présente? Mais il faut aussi que l'historien soit doué de grandes qualités; il faut qu'il joigne à des connaissances très étendues une probité incapable de préventions, un grand sens, un grand discernement, des mœurs pures, et une modestie capable de résister au plaisir de mettre au jour des pensées brillantes

1754, p.478-88. Voltaire a dû d'ailleurs encaisser le rude coup, s'il en eut vent, que lui portait le Journal des savants lui-même de mars 1754 qui se contentait de signaler la parution de l'ouvrage qu'il jugeait 'lâche, superficiel, peu exact', et qui trahissait la 'vraie philosophie' qui 'est plus timide; elle cherche, elle discute, elle rencontre rarement, surtout dans l'Histoire, des preuves évidentes, et elle balance beaucoup moins à excuser, ou à se soumettre, qu'à condamner ou à contredire' (mars 1754, p.186).

¹⁴ La même remarque s'applique à la Correspondance littéraire de Grimm car, destinée - sous une forme manuscrite - à ses abonnés royaux et aristocratiques de l'Europe, rien n'indique que Voltaire en ait eu vent (CLT, Paris, 1877, t.2, p.308-310: janvier 1754; p.394-397: août 1754). Mais, de moyennement positif, Grimm devient dès 1755 de plus en plus critique, se faisant ainsi, dit Gianluigi Goggi avec beaucoup de vraisemblance, "l'écho d'idées qui circulaient dans le milieu des philosophes qu'il fréquentait à Paris, celui des encyclopédistes" [source de renseignements, pour Voltaire, beaucoup plus poreuse] ('Grimm et Diderot face à l'œuvre historique de Voltaire (et en particulier à l'Essai sur les mœurs) dans la Correspondance littéraire', Revue Voltaire, n° 5 -2005, p.213

¹⁵ On est frappé par le mépris que Bury, par deux fois, témoigne (p.11, 15) pour ces intuitions lumineuses concernant la marche sourde de la civilisation, captée dans les arts et métiers: choses 'indignes d'une Histoire universelle, pendant que vous négligez les choses essentielles' (p.11-12).

hors de leur place; que son style soit noble, mais simple sans affectation; qu'il sache distinguer les faits dignes d'être écrits, de ceux qui sont inutiles, superflus et bas; s'il mêle dans sa narration des choses agréables, que ce soit pour embellir la vérité et non pour la corrompre; qu'il ne surcharge point son ouvrage de réflexions déplacées ni de traits satiriques; et enfin qu'il ne s'abandonne pas à la chaleur de son imagination, ni à la vivacité de son esprit. Votre ouvrage, Monsieur, ne me persuade pas que vous ayez exécuté toutes les règles, et évité tous les défauts dont je viens de parler' (p.4-6). Pour n'avoir pas respecté ces règles élémentaires, l'auteur de l'Abrégé a formé 'un assemblage monstrueux qui embarrasse notre esprit dans un chaos qu'il ne peut débrouiller' (p.15). Pourrait-on plus prestement remettre l'ancien historiographe de France à sa place?

En 1754-1756, travaillant à une édition remaniée et augmentée de ce qui deviendra sous peu l'Essai sur les mœurs, Voltaire a sans aucun doute été sensible à l'incompréhension à laquelle il se trouvait confronté.¹⁶ Si la majorité de ses lecteurs ne semblait pas avoir compris la ligne de force essentielle de l'ouvrage, une seule solution pour réorienter ses perspectives critiques: insister, et insister encore, sur la raison d'être de l'approche adoptée. C'est ici que Madame Du Châtelet, totalement absente de l'Introduction de 1753 (où Voltaire tire la couverture à lui) commence à jouer avec ce dernier - comme dans la Préface de 1754 - un rôle de premier plan dans le contexte global de l'Essai.¹⁷ Retrouvons ici le fil de nos observations sur la fréquente présence dans le texte de ce "vous" qui fait son apparition dans l'Avant-propos de 1756.

Ce texte (OCV, t.22, p.1-16) - prolégomènes d'une approche commune aux six volumes du texte de l'Essai - est à l'évidence un plaidoyer. Car sa raison d'être profonde est d'y faire figurer deux complices des plus intimes. Le lecteur est ainsi insensiblement amené, au fil des pages, à trouver deux leçons: la bonne compréhension de l'histoire, la véritable, celle des civilisations, est réservée aux esprits d'élite dénués de préventions (comme l'avait été celui de Mme Du Châtelet); la seconde, intimement liée à celle-là, est plus importante car nous

¹⁶ Le sentiment d'être incompris se fait plus insistant dans l'édition parue chez Walther quand Voltaire évoque de nouveau le traitement qu'il avait réservé aux Mahométans. On y trouve: 'Si quelques personnes [nous soulignons] ont eu la mauvaise foi de blâmer cette équité, et de vouloir la rendre odieuse, elles sont bien à plaindre d'être si indignes du siècle où elles vivent' (p.12). Dans les précédentes éditions de Genève (p.9) et de Bâle ([p.6]), on lit: ' Si un journaliste a eu la mauvaise foi'.

¹⁷ Sur Madame Du Châtelet et la raison d'être de l'Abrégé de l'histoire universelle/ Essai sur les mœurs, voir - en dehors des éditions de 1754, et de l'Avant-propos - ces importantes sources supplémentaires que sont les 'Remarques pour servir de supplément à l'Essai sur les mœurs' de 1763: 'Comment et pourquoi on entreprit cet essai' (M, t.24, p.543-47), et les 'Fragments sur l'histoire générale de 1773, 'Article Premier. Qu'il faut se défier de presque tous les monuments anciens' (M, t.29, p.224-27). On notera que Voltaire historien s'adressera à Mme Du Châtelet de cette même façon dans La Philosophie de l'histoire, ch.1 (OCV, t.59, p.89), texte qui avait servi, en 1769, de Discours préliminaire en tête de l'Essai sur les mœurs.

¹⁸ Ici - se rappelant le texte qu'il voulait égaler, voire déplacer - Voltaire jugea évidemment qu'il ne pouvait mieux faire que d'imiter Bossuet et son Discours sur l'histoire universelle, ouvrage didactique destiné au duc de Bourgogne, dauphin de France, et dans lequel ce dernier est l'objet de fréquents apartés.

trouvons surtout ici ce qu'on peut appeler le bon usage des illustres morts: le travail de l'historien répondant si parfaitement aux désirs et surtout aux exigences de l'illustre disparue dont la présence est ineffaçable et 'dont le nom ne périra jamais' (Précis du siècle de Louis XV, OH, p.1487), comment le lecteur saurait-il résister à l'inéluctable nécessité de comprendre que cette lumineuse intelligence est surtout là pour cautionner le sérieux du travail accompli par Voltaire?¹⁸

S'il s'agit de tout le crédit que l'on peut raisonnablement tirer des illustres morts, Voltaire ne pouvait en réalité mieux fonder ses espoirs. La brillance de l'étoile de la divine Emilie, membre de l'Académie des Sciences de Bologne, qui avait été admirée par Maupertuis, La Mettrie, et Clairaut, encensée par le futur Frédéric II de Prusse et Algarotti, n'avait pas été ternie par le passage du temps. Le public intellectuel ne pouvait guère ignorer non plus, car l'occurrence était de date plus récente encore, la publication de l'Eloge historique de Madame du Châtelet, demandé par la Bibliothèque impartiale (janvier-février 1752, p.136-46) et répercuté par le Mercure de France (décembre 1754, p.6-18) où le fil conducteur est précisément sa fulgurante intelligence.

Pour ce qui est de cet usage du pronom vous dans le corps même de l'ouvrage, les critiques sont divisés. Abordons donc, avant de pousser plus avant, un problème d'interprétation fondamental: certains estiment (mais sans définir les paramètres du problème) que, le pronom sert à apostropher - non Mme Du Châtelet - mais les lecteurs individuels.¹⁹ C'est un point de vue (exprimé tel quel) que nous ne partageons pas pour l'excellente raison que bon nombre de ces apartés ne sauraient aucunement concerner le commun des lecteurs car issus d'une aventure intellectuelle intime, menée par ailleurs dans un contexte qui ne lui accorde qu'une place de spectateur. Si, confrontés à ces occurrences, les lecteurs se sentent concernés, c'est uniquement parce que l'auteur les invite, mais de manière oblique, à assister comme à l'élaboration préliminaire d'un ouvrage en devenir dont les paramètres après tout avaient été définis par un petit comité de deux personnes. Si, comme on le verra plus loin, nous sommes parfois frappé par l'ambiguïté des contextes où le pronom se trouve²⁰ car

¹⁹ Voir, par exemple, la Préface, OCV, t.22: "Her death in 1749 freed Voltaire to vary that agenda [c'est-à-dire: 'demonstrate to [her] that history might be interesting' and re-conceive of his readership, but he maintained the fiction by continuing to address an individual reader directly as 'vous' ' (p.xxxvi, et et p.xlv); ch.103, ligne 90, note 3: ' 'Comme vous ne l'ignorez pas': en 1761, date de rédaction de ce chapitre, Voltaire ne s'adresse plus, même fictivement, à Mme Du Châtelet, décédée en 1749, mais au lecteur en général [...],' (OCV, t.25, p.4)

²⁰ Alors qu'une telle ambiguïté n'existe jamais dans le Discours de Bossuet où les nombreuses occurrences du pronom vous impliquent le seul Dauphin, l'équivoque de l'Essai sur les mœurs s'explique par le fréquent recours en parallèle (dans le texte même de Voltaire) au pronom nous, et à l'usage de l'impératif qui ne distingue pas entre un vous singulier et un vous pluriel. Notons aussi que les interférences entre les pronoms nous et vous compliquent le problème encore plus. La difficulté d'interprétation se simplifie toutefois au niveau des impératifs qui se trouvent dans les notes infrapaginales (voir ch.2, n.a; ch.3, n.a; ch.4, n.b; ch.5, n.a; ch.8, n.b etc. etc. etc.). Celles-ci renvoient si souvent à des ouvrages publiés après la mort de Madame Du Châtelet qu'on cède facilement à la tentation de croire que, dans ces cas-là, le pronom vous implique partout le seul lecteur.

certaines occurrences sont floues, d'autres - de par leur nature intimiste - ne peuvent que désigner l'inspiratrice de l'*Essai*. Jugeons-en plutôt:

'De savoir s'il fut cause de la ruine de l'empire, c'est une recherche digne de votre esprit' (ch.10, lignes 83-84, OCV, t.22, p.204);

'Je m'étais peut-être trompé quand je lus avec vous la lettre circulaire de Philippe le Bel, par laquelle il ordonne à ses sujets de restituer les meubles et immeubles des templiers aux commissaires du pape' (ch.66, lignes 135-142, OCV, t.23, p.546);

'Vous aimerez peut-être à revoir ici ce passage de Sady que j'avais traduit en vers blancs' (ch.82, lignes 213-14, OCV, t.24, p.282-83);

'Vous avez observé plus d'une fois que ce fanatisme auquel les hommes ont tant de penchant, a toujours servi non seulement à les rendre plus abrutis, mais plus méchants' (ch.82, lignes 282-285, OCV, t.24, p.285 - texte qui date de 1761);

'Mais avant de considérer les querelles des rois, vous voulez toujours observer le sort des peuples', (ch.102, lignes 159-60, OCV, t.24, p.557);

'Vous regardez en pitié toutes ces scènes d'absurdité et d'horreur. Vous ne trouvez rien de pareil ni chez les Romains et les Grecs, ni chez les barbares. [...] Mais vous savez qu'il n'y a pas longtemps que nous sommes sortis de ces ténèbres, et que tout n'est pas encore éclairé' (ch.108, lignes 70-76, OCV, t.25, p.73-74 - texte qui date de 1761);

'Le plan général suivant lequel vous étudiez ici l'histoire' (ch.114, ligne 98, OCV, t.25, p.155)

'Vous ne voyez dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaisons gigantesques et forcées. Ils parlent rarement en énigmes: c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisiez il n'y a pas longtemps des réflexions d'un sage chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible: ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres' (ch.155, lignes 135-42, OCV, t.26A, p.320);

'Vous voyez par là, et vous avez souvent remarqué, comment les droits et les usages s'établissent, et comment ce qui a été fait une fois solennellement contre les règles anciennes devient une règle pour l'avenir, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion l'abolisse' (ch.175, lignes 28-31);

'Vous n'avez pas besoin de ce témoignage du cardinal de Retz, puisque vous avez les thèses d'amour que Richelieu fit soutenir chez sa nièce' (ch.175, lignes 583-85);

'Vous aimez mieux considérer les mœurs et la forme des gouvernements, que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événements dignes

de la postérité' (ch.188, lignes 23-26);

'Il vous est fort inutile sans doute de savoir [...] mais vous attachant toujours aux événements et aux mœurs, vous franchissez tous ces espaces vides, pour venir aux temps marqués par de grandes choses' (ch.195, lignes 1-7).²¹

Il nous semble qu'on est en droit d'en inférer que le vocable, tout ambigu qu'il est parfois, trahit son rôle d'outil rhétorique dont le but est d'entretenir de façon constante dans l'esprit du lecteur, une conscience de la genèse même de l'entreprise, et donc de son sérieux intellectuel. Quoique nous considérions que cet usage représentait réellement pour Voltaire une discussion ininterrompue avec son égérie,²² nous reconnaissons toutefois (voir la n.20) que l'ambiguïté même de bon nombre de ces occurrences tend à inclure le lecteur...ce qui a l'avantage inestimable d'impliquer ce dernier à son tour nolens volens dans une aventure intellectuelle inédite et de faire de lui soit un allié, soit un spectateur beaucoup moins prévenu ou hostile que ceux de 1753-1754.

John Renwick
Université d'Edimbourg

²¹ Nous avons identifié plus de 160 occurrences de cet usage intimiste du pronom vous dans les ch.1-197. Le chiffre est encore plus élevé si l'on prend en compte l'usage de votre et de vos. Un dernier mot là-dessus: dans cette approche, nous devinons sans cesse la présence discrète d'un Voltaire sensible, cruellement blessé par la critique, lequel - ayant vécu avec Emilie un 'voyage' de découverte intellectuel exaltant - trouve un réconfort dans ses fréquents appels, fussent-ils posthumes, au jugement de celle pour qui il avait entrepris cette gigantesque enquête. L'intime communion avec la seule personne instinctivement à même de le comprendre compte pour nous parmi les aspects les plus humains, et partant les plus attachants, de l'ouvrage.

²² Que nous sachions, cette rhétorique de la complicité intime - en action à la même époque - se limite presque exclusivement à l'Essai sur les mœurs. Les seuls exemples de la même approche (où Voltaire joue auprès de Madame Du Châtelet son rôle de guide, de conseiller et d'éclaireur) se trouvent dans la 'Suite des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie' (Collection complète des Œuvres de Mr. de Voltaire, première édition, 1757, tome 5). Dans 'Des Juifs' (p.1-18), on trouve cinq exemples du procédé (p.1, 14, 17, 18; cf.: 'Vous m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'esprit des Juifs [...] vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la source des événements que cette Providence a préparés', p.1); 'Du siècle de Constantin' (p.21-26) en compte quatre; 'De Dioclétien' (p.27-36) deux; 'De Constantin' (p.37-43), huit; 'De Julien' (p.44-50), quatre. Datés conjecturalement de 1756 (voir le Provisional table of contents for the Complete Works of Voltaire, éd. Ulla Kölving, The Voltaire Foundation, Oxford, 1983, p.27-28), ces écrits sont évidemment contemporains de la rédaction de certains chapitres de l'Essai, et illustrent la stratégie voltairienne bien connue du copier/coller.